**Mgr Luc RAVEL, évêque aux armées.**

**Homélie du 21 septembre 2014**, pour le centenaire de l'incendie de la cathédrale.

Il y a cent ans, la cathédrale de Reims s’enflammait, un fameux 19 septembre 1914. Cent après, notre mémoire chrétienne pourrait nous faire faire quatre pas sur le vrai chemin du vrai Dieu. (Pour ne pas nous errer aujourd’hui, à chaud, en face de nos guerres actuelles, il est bon de relire, à froid, nos guerres du passé.)

**1. Premier pas : Dieu n’est pas dans la guerre comme on le pense.**

« Mes pensées ne sont pas vos pensées » nous dit la première lecture. S’il y a bien un cas révélateur de cette grande vérité, c’est bien nos pensées sur Dieu dans la guerre.

Les tragédies que nous voyons et celle que nous commémorons, les conflits de notre temps et les guerres du passé, nous poussent devant un mur de questions redoutables et inévitables : Dieu est-il dans la guerre ? Si oui, comment ? Soutient-il la guerre ? Y-a-t-il une guerre sainte ? Etc.

A ces questions, que de réponses approximatives, tordues à des fins de propagande ou simplement fausses parce que nos vues sont bornées ! Au cours de cette grande guerre, Dieu aura été mis à toutes les sauces par notre fébrilité à Le désigner ou à Le dénoncer. Dans quel camp était-il ? Celui des français, celui des allemands ? Celui des justes, nous, ou celui des injustes, les autres, en face ?

Certains expliquent la guerre par une défaillance des chrétiens eux-mêmes : « Cette guerre n’est pas la faillite du Christ, elle est la faillite du chrétien ; il y a des siècles que les hommes prêchent l’Evangile, et ces disciples n’ont pas encore assez eu d’influence  pour que de pareilles atrocités deviennent impossibles. » (Robert Cazalis, protestant, cité dans Annette Becker, La guerre et la foi…p. 19) Est-ce si simple quand on voit ces communautés ferventes massacrées dans leur innocence ?

A propos de Reims et de sa cathédrale, que n’a-t-on dit, dans toutes les bouches croyantes ! «La destruction de la basilique de Reims est un odieux blasphème contre Dieu, notre père à tous, et dénote chez ses auteurs l’absence de tout sentiment religieux et humain. » soutient le Grand Rabbin de France, Alfred Levy (cité par Annette Becker, La guerre et la foi, Armand Colin, 1994, p.21-22) avec beaucoup d’autres. Et pour laisser visible à la mémoire des hommes la barbarie des ennemis, certains préconisent de ne pas reconstruire la cathédrale de Reims : « Il faut la laisser comme témoin de la barbarie teutonne… » (Cité dans Annette Becker, la guerre et la foi p. 24) Ce qui a été dit de Reims pourrait être étendu à tout ce qu’on a dit de la guerre elle-même : punition divine, pédagogique certes mais punition quand même, méritée par des hommes et de peuples infidèles à Dieu, etc.

Est-ce la bonne réponse à la question intemporelle qui naît devant les drames : « Où est-il ton Dieu ? »

**2. Deuxième pas : Dieu est présent dans la guerre par sa bonté pour tous.**

Oui, Dieu était dans cette guerre comme Il est dans toutes les guerres. Et Il est dans les guerres comme Il est dans ce monde tissé de drames : pensons aux virus, aux famines, aux catastrophes naturelles. Mais Il n’y est pas comme nous aimerions qu’Il soit, une puissance à notre service, une division de plus pour massacrer l’adversaire, une justification de notre violence, une caution de notre barbarie.

Il y est par sa bonté. Ainsi s’exclame le Psaume 144 que nous venons d’entendre :

« Le Seigneur est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour ; la bonté du Seigneur est pour tous, … Le Seigneur est juste en toutes ses voies, fidèle en tout ce qu'il fait. Il est proche de ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité »

Dieu ne fait pas ici-bas le tri entre les hommes. Il fait briller son soleil sur les bons et les méchants. Il est bon pour tous. Il a des fils dans tous les camps. Il sait que la victoire ne grandit pas nécessairement les vainqueurs et que la défaite n’abat pas nécessairement les vaincus. Il projette son amour au cœur de nos drames non pour régler nos comptes mais pour élever les cœurs.

Alors surgit une objection terrible : mais alors où est la justice là dedans si Dieu jette sa bonté aussi sur les méchants ?

**3. Troisième pas : Dieu y est par une bonté qui n’élimine pas la justice.**

J’entends bien que nous opposons souvent la bonté à la justice. Et c’est sûrement parce que nous sommes du côté de la justice sans bonté que nous avions placé Dieu dans notre camp ; c’est sûrement parce que nous voulions que Dieu applique sa justice vengeresse sur les autres que nous nous trompions de Dieu. L’évangile de ce jour nous déroute précisément parce que le Seigneur arrive à conjuguer la justice et la bonté ; il arrive à combiner le respect de la justice et le surplus de la bonté.

Quand il embauche, le Maître précise bien : « 'Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui est juste.' Ils y allèrent. » Mais au paiement final, il rajoute en raison de celui qui maugrée : « Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi : n'ai-je pas le droit de faire ce que je veux de mon bien ? Vas-tu regarder avec un œil mauvais parce que moi, je suis bon ?' »

Dieu qui parfois révèle sa bonté par des signes étonnants (les miracles), injecte sa bonté à tous moments. Comment insère-t-il son amour au cœur de notre histoire ? A travers les chrétiens brûlant de sa grâce. Les chrétiens au cœur du monde.

**4. Quatrième pas : Dieu est dans la guerre par les hommes qui partagent la communauté de destin :**

Le reflet actif de cette bonté de Dieu dans le monde, quelque soit la situation du monde, c’est l’homme qui accepte d’en être, d’y être de tout son poids, de toute sa chair ; en se situant au milieu du monde non comme un sous-marin dans la mer, étanche au milieu extérieur, mais comme une barque en mer débordé par les flots qui la submergent.  C’est l’homme imprégné des soucis et des joies du monde, disposé à la même destinée. Paul s’exprime ainsi en écrivant aux philippiens :

« Je voudrais bien partir pour être avec le Christ, car c'est bien cela le meilleur ; mais, à cause de vous, demeurer en ce monde est encore plus nécessaire. »

Rentrant à Reims, de retour du conclave à Rome, dans la nuit du 21 au 22 septembre 1914, le cardinal Louis Luçon ne trouve que des ruines : ruine de la cathédrale incendiée le 19 septembre, ruines de la ville écrasée sous les obus. Dans son récit de Reims pendant la guerre, il n’hésite pas à écrire : « j’étais content quand-même, car si je ne pouvais préserver mes chers diocésains des coups qui les frappaient, du moins je serais là pour partager leurs dangers, pour soutenir leur courage, pour consoler leurs douleurs, pour prier pour eux. » (La plume de l’ange, n°3 juin 2014, p.32)

Quelques mois plus tard, invité à participer à une réunion à Paris, le 24 novembre 1915, il décline l’invitation dans les mêmes termes :

« A ces moment-là, je ne voudrais pas être absent (de Reims). Sans doute ma présence n’est point un préservatif pour mes chers diocésains ; mais si je ne puis les protéger contre le danger, du moins je le partage avec eux. » (10 novembre 1915. Cité dans « la plume de l’Ange, p.31)

Voilà la communauté de destin, plus profonde que la communauté de ressemblance. Ce que les religieux et prêtres ont choisi et vécu dans les tranchées… La bonté de Dieu prend chair dans notre chair et dans nos actes. Mais d’abord dans notre chair en vivant à plein cette communauté de destin. Puis dans nos actes, les actes concrets de celui qui ne sent pas sorti d’affaire tandis que ses frères sont encore dans le drame, les gestes de celui qui partage la même condition jusqu’au bout.

Ces prêtres dans les tranchées, ces croyants en partage du monde, voilà le levain dans la pâte. Nous rêvons d’être des étoiles dans le ciel : soyons déjà des lumières dans le monde.

+ Luc Ravel, évêque aux armées